

*Le Dehors et le Dedans,*  
une autobiographie poétique?

La littérature de Nicolas Bouvier a beau se trouver à l'exact opposé des récits de voyage égocentrés, elle est souvent assimilée à ces mises en avant d'un moi bravahe plus enclin à *faire des pays* qu'à laisser le voyage le *défaire*<sup>1</sup>, et qui n'ont d'écrit que l'encre et le papier qui les supportent. Le malentendu s'explique : « Sans le déplacement géographique, je n'aurais pas écrit<sup>2</sup> ». Mais on ne saurait longtemps se méprendre sur cet état de conscience à vif : qui d'autre que le poète pour saisir l'instant avec une telle acuité et s'en distancier aussitôt dans l'urgence de le restituer sans y faire obstacle ? Qui d'autre que le poète pour embrasser à la fois toutes les échelles du monde, englobant dans le même mouvement de se souvenir l'état d'âme le plus intime, la scène la plus quotidienne et l'implacable cours du monde ? « Poète jusqu'à la moelle<sup>3</sup> », c'est avant tout ce que fut Nicolas Bouvier, d'une déchirante lucidité, l'humour en

<sup>1</sup> « On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. » Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Quarto Gallimard, Paris, 2004, p. 82.

<sup>2</sup> Film *Nicolas Bouvier, Le Hibou et la Baleine*, réalisé par Patricia Plattner, 1993.

<sup>3</sup> E-mail de Bertil Galland à Ingrid Thobois, archives personnelles, 14 décembre 2018.

bouclier, l'humilité pour quille, le mouvement pour identité, et un talent sans égal pour le coup de foudre et autres épiphanies qui sont nos seules éternités.

Si dates et géographies rejoignent souvent (mais souvent à peu près) le réel biographique, on ne saurait oublier (outre que toute écriture est réécriture, outre que Nicolas Bouvier écrit souvent des décennies après l'expérience, s'ingéniant à courber la réalité pour retrouver le point exact où s'est cristallisé le souvenir) que l'œuvre transcende largement son objet: le voyage certes revendiqué, mais qui n'intéresse Nicolas Bouvier qu'au titre de ce qu'il fait intimement vaciller. Ce terrain d'expériences infinies où éprouver l'être au monde avec le plus d'intensité ne fait sens qu'à condition d'ouvrir sur un cheminement spirituel dont la colonne vertébrale est le doute. Et l'écriture, dont Nicolas Bouvier questionne si souvent la légitimité, de trouver sa justification en cela qu'elle permet de traduire puis de faire partager cette entreprise métaphysique. Peu importent les trajectoires, les routes de Nicolas Bouvier se rejoignent toutes au seul endroit de sa langue, unique et totale, sa prose elle-même relevant de la poésie pour exprimer cette manière absolue d'exister qu'il rechercha toute sa vie et atteignit quelquefois dans la victoire tourmentée d'écrire, retrouvant alors une forme d'harmonie originelle à la coïncidence du moi, du monde et de l'indicible.

Préserver de cette méprise par l'évidence de sa forme poétique, *Le Dehors et le Dedans* n'en puise pas moins, lui

aussi, à la source du vécu de Nicolas Bouvier. D'apparence minimaliste, c'est l'ouvrage qui propose la plus ample et la plus intime traversée de son existence. Les quarante-quatre poèmes qui composent la dernière édition du recueil, étalés sur autant d'années, vont de la naissance symbolique (le départ en voyage en 1953) à la mort (le dernier poème, daté d'octobre 1997, précède de quatre mois le décès de l'auteur). En outre, aucun des autres textes de Nicolas Bouvier ne descend aussi profondément au cœur de son être, pour aboutir au plus délicat mais au plus franc des dévoilements. La pudeur drapée dans ce langage éclair à la puissance inégalée, Nicolas Bouvier s'autorise à révéler les plus secrets de ses états, et va jusqu'à qualifier *Le matin de l'éclipse* d'« une sorte d'autoportrait agonisant<sup>1</sup> ».

Si *Le Dehors et le Dedans* n'a rien d'une entreprise intentionnellement autobiographique, il offre pourtant au lecteur une mise à nu tétanisante de vérité. Nicolas Bouvier, adepte de l'amenuisement de l'égo, ne s'y raconte pas. Le sujet ici n'est pas son identité mais, frottée au monde, l'impermanence de celle-ci, sa diffraction et ses mouvements. Loin de se dire en train de regarder, Nicolas Bouvier porte sur le monde un œil détaché du moi, se fondant dans le réel le plus visuel pour lui confier le soin d'exprimer à sa place. Le résultat est une confession puissante qui tire toute sa force de l'aveu récurrent de faiblesse. Cette manière oblique de se

<sup>1</sup> *Routes et Déroutes*, entretien avec Irène Lichtenstein-Fall, Métropolis, Genève, quatrième édition, printemps 1998, p. 229.

raconter est en parfaite adéquation avec la philosophie de l'effacement, si chère à Nicolas Bouvier, préparatoire à la mort, et qu'il n'a eu de cesse de décliner en « exercices de disparition » dans la vie en général, dans le voyage en particulier, et dans l'écriture dont elle est pour lui la condition.

C'est que les poèmes, même jaillis d'expériences avérées (*Le point de non retour* en est l'archétype comme le laisse supposer son exact pendant en prose dans *L'Usage du monde*<sup>1</sup>), ne visent pas à raconter l'horizontalité d'un vécu. Ils suspendent le temps et le capturent en forant ces moments de pleine conscience qui seuls nous soustraient momentanément à notre finitude. « Épiphanie », « satori », « illumination », « *da sein* » : ces instants, alliages d'intenses sensations, d'émotions aiguës et d'éblouissante lucidité, ont échappé aux sables de la mémoire pour devenir structures d'une personnalité, « ossatures d'une existence »<sup>2</sup>.

« Quarante-quatre épiphanies, voilà ma vie »<sup>3</sup>, aurait peut-être pu dire Nicolas Bouvier à propos de ses poèmes,

<sup>1</sup> *L'Usage du monde*, Nicolas Bouvier, Quarto Gallimard, Paris, 2004, p. 154.

<sup>2</sup> « Finalement, ce qui constitue l'ossature d'une existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur. » Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Quarto Gallimard, Paris, 2004, p. 167.

<sup>3</sup> Référence à la citation de Nicolas Bouvier dans *Routes et Détournés*, *id.*, p.56. : « Moi, il y a des jours où je ne fais que pomper de l'air

sans autre distinction de qualité : « Ce que je souhaite dans un texte : ni gloses, ni commentaires, une écriture de primesaut, précise et turbulente, un *DA SEIN*, une saisie de l'instant, si piteux soit-il ».

N'épousant qu'en apparence la forme du journal qui date et localise, le recueil ne répond à nulle autre logique organisationnelle que celle du ressac de la mémoire.

Les poèmes du *Dehors*, s'ils font tous référence à des situations de voyage, sont datés et localisés d'une manière confondante : ils peuvent mentionner deux ou trois lieux aux antipodes les uns des autres, et deux années espacées de plusieurs décennies. Quant aux poèmes du *Dedans*, qui disent l'intériorité du poète dans la partie sédentaire de son existence, eux aussi font état d'une contextualisation déroutante : tantôt un quartier, une ville, un pays, un temple, un mois, une ou deux années qui ne se suivent pas, à trois reprises une saison. On passe ainsi du Japon à la Suisse pour revenir au Japon pour revenir à la Suisse, avançant et reculant de plusieurs décennies d'un poème à l'autre. Et puis soudain plus rien – ni date ni lieu – dans *Raison sociale*, et au contraire une date complète – lieu, jour, mois,

et rendre de l'oxyde de carbone. Où je n'existe absolument pas. Et il y a des jours où j'ai de brefs moments de présence aux choses et aux autres, où la vie m'amuse. Michaux a très bien exprimé cela dans *Ecuador* : « Dix, quinze minutes, voilà ma vie ».

<sup>1</sup> *L'Échappée belle, éloge de quelques pèlerins*, Nicolas Bouvier, Métropolis, Genève, cinquième édition, été 2000, p. 144.

année – dans *Morte saison*, écrit le soir du suicide de son frère Claude.

Ces indications erratiques correspondent-elles au temps du vécu, de la remémoration, de l'écriture, de la réécriture? Une chose est certaine: écrire est pour Nicolas Bouvier un acte rétrospectif qui nécessite un engagement physique sous la forme d'un éreintant voyage dans «ce trou de mémoire<sup>1</sup>». Il s'agit pour l'auteur de revenir à l'endroit du souvenir, de le réactualiser au point d'en annuler la charge passée, fusion des temporalités essentielle à la restitution de l'exact grammage du vécu. *Via* le seul pouvoir des mots, *via* le seul entraînement de la phrase, le lecteur est invité non à voir mais à éprouver, non à comprendre mais à réemprunter le trajet du souvenir dans le grand mouvement proustien de réactivation d'une mémoire si individuelle et sensorielle qu'elle en devient universelle. Ainsi assiste-t-on dans la poésie de Nicolas Bouvier à l'abolition de l'espace-temps qui sépare un souvenir de sa remémoration, et à la réconciliation de trois temporalités: celle de l'événement passé, celle de sa réactualisation sous forme de souvenir, et celle de la circonstance intime de l'écriture.

La structure binaire du recueil fait écho à la composition duelle des poèmes: miroirs tendus à la nature profonde de Nicolas Bouvier, à sa conception clair-obscur de l'existence, le visage si souvent dédoublé,

<sup>1</sup> Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 379.

«une moitié en train de rire de l'autre<sup>1</sup>», diffracté en multiples facettes d'un moi qu'il serait vain de vouloir uniformiser, mais qu'il est en revanche essentiel de relier. Le titre du recueil est également à l'image de cet être de la passerelle, *Dehors* et *Dedans*, apparemment antinomiques, reliées par ce «et» minuscule comme souvent les mots essentiels.

C'est que l'univers relève pour Nicolas Bouvier d'un tout cohérent, à l'unité non pas perdue mais cachée: «mosaïque détruite», certes, mais qu'il ne tient qu'à chacun de recomposer pour retrouver «un ensemble harmonique, polyphonique<sup>2</sup>». Le but de l'existence consiste à reconstituer la première pour que renaisse le second, dans l'acceptation d'une existence envisagée comme une succession de diptyques en tonalités contrastées: «Je n'imagine pas la musique sans bémols. Ce sont des complémentaires indispensables. On ne peut pas connaître la joie si l'on n'a pas connu le chagrin<sup>3</sup>.» Les poèmes de Nicolas Bouvier nous invitent systématiquement à chercher la dimension cachée du monde, laquelle permet seule de relier ce qui apparemment s'oppose. *Dehors* et *dedans*, corps et conscience, spiritualité et matérialité ne sauraient être dissociés. Ils se répondent dans la fabrication d'un langage unique, tissu d'images jaillissantes où le souvenir revisité n'est finalement qu'un prétexte à un autre voyage, moins introspectif que métaphysique.

<sup>1</sup> Poème *Comme le temps passe*.

<sup>2</sup> *Routes et Déroutes*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 232.

Si les poèmes de Nicolas Bouvier sont à ce point ancrés dans la matière, c'est qu'elle constitue pour lui la voie d'accès privilégiée à l'éphémère et pleine conscience d'exister, laquelle justifie seule et l'écriture et la vie. Le corps tient notamment une place centrale dans la fabrication des métaphores où l'organe, le membre, le sang et les sécrétions constituent le contrepoint récurrent: «Les grenades ouvertes qui saignent» (*Novembre*); «Nombril du continent – Poumon léger du monde» (*Les Indes galantes*); «Caillots ensoleillés de la mémoire» (*Ulysse*).

Au-delà de la description d'un moment et d'un lieu, (une séance chez le barbier, un trajet de train, un bivouac sur une plage), chaque poème tend vers la déchirure de son ou de ses derniers vers. Le monde palpable bascule alors dans la dimension spirituelle, et l'instant le plus prosaïque s'élève à un plan métaphysique sans que jamais l'humour ne soit oublié, contrepoids essentiel au tragique d'exister, et justement né du contraste. Ainsi se termine *Le point de non-retour*: «va-t'en me perdre où tu voudras!»; *Les Indes galantes*: «il n'était ce soir-là plus d'autre perfection que dans la mort»; *Emploi du temps*: «il est écrit que la vie est fumée»; *Le cap Kyoga*: «jusqu'où – je vous le demande – faut-il aller traîner encore ce moi qui voudrait tant grandir»; *Comme le temps passe*: «c'est l'exactly milieu de ma vie / c'est un peu de mon temps qui passe»; *Turkestan chinois*: «tout est désormais plaie et douceur»; *Perdido street*: «ma jeunesse m'est revenue comme une gifle».

La quête de complémentarité est le fil rouge de l'existence de Nicolas Bouvier. Au risque de perdre psychologiquement pied et de laisser l'angoisse de mort le dévorer, il est pour lui fondamental de faire cohabiter le gouffre et la légèreté, et de se reconforter aux acceptions orientales du vivre comme juxtaposition d'états à traverser. Cette perpétuelle recherche de continuité et d'unité, manière métaphorique d'inclure la mort dans l'existence et de jeter un pont à l'endroit de l'effroyable rupture, est peut-être l'unique marque de religiosité chez Nicolas Bouvier – «religion», au sens étymologique du terme «relier» (*religare*): «Oui, relié au sens étymologique du mot religion. On se perçoit souvent comme isolé, solitaire, monolithique, alors qu'on ne l'est pas du tout. Et je crois que le but principal de l'existence (...) est de percevoir la polyphonie du monde autant que son impermanence<sup>1</sup>».

Autobiographie poétique d'un moi en évolution permanente, les quarante-quatre poèmes constituent le geste littéraire le plus fidèle à la nature de Nicolas Bouvier. Héritier revendiqué de Montaigne, il cultive le mouvement (physique, psychique) comme on veille à ce que jamais ne tarisse une source de vérité.

Après la publication initiale en 1982, chaque réédition du recueil fut pour Nicolas Bouvier, et jusqu'à la veille de sa mort, l'occasion d'une relecture précise assortie d'ajouts et de modifications. Et de nous souvenir

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 106.

de l'autre étymologie du terme religion : « relire » (*relegere*). Les remaniements successifs montrent que la première partie « Le Dehors » est celle qui a connu le moins de modifications : ajout de cinq poèmes d'édition en édition, contre huit dans « Le Dedans ». Le poème d'ouverture du recueil *Le point de non-retour* n'a pas été modifié, et sa place n'a jamais été remise en question. Métaphoriquement, on peut avancer que la naissance, qui prend dans ce poème la forme d'une apologie de l'égarement, ne fait l'objet d'aucun débat : symbolique, elle a lieu en 1953, année du départ pour le voyage initiatique. Mais peut-être cette certitude de l'origine ne tient-elle tout simplement qu'à la possibilité de porter sur elle un regard rétrospectif – on ne peut pas en faire autant de la mort.

En revanche, la fin du « Dehors », et la fin de la sous-partie « Love Songs », ont plusieurs fois connu des ajouts. En 1982, « Le Dehors » se termine avec *Paysage sans propriétaire* et « Le Dedans » avec *Sidéral*. La sous-partie « Love songs » s'achève avec *Love song III*. En 1986, la fin du « Dehors » demeure inchangée, mais la sous-partie « Love songs » trouve un nouveau terme avec *L'année du perce-oreilles*. Quant au « Dedans » / « Emplois du temps », la partie et la sous-partie se terminent maintenant avec *La dernière douane*. Ce poème, écrit en 1983, restera le poème de clôture du recueil jusqu'à la dernière édition. Il apparaît comme un socle final à la lumière duquel l'ensemble du recueil fait profondément sens, puisque le *leitmotiv* de la mort n'a jamais cessé, paradoxalement, d'éclairer le chemin de Nicolas

Bouvier, en dépit de l'angoisse que le vieillissement générât chez lui. En 1991, *Turkestan chinois* vient s'ajouter à la fin du « Dehors », puis *Perdido street* et *Pris à la nuit* en 1998, ces deux poèmes fonctionnant comme un couple final.

On aurait pu s'attendre à ce que la seconde partie soit la plus difficile à achever, à ce que ses limites veillent sans cesse être repoussées (et avec elle, bien qu'illusoirement, la mort). Mais c'est bien « Le Dehors » qui a connu de nombreuses suspensions – plutôt que des fins – au fil des rééditions. Ceci nous renvoie à la particularité du rapport de Nicolas Bouvier à la mémoire : « Le moteur de la vie, c'est l'instant. La réactivation de la mémoire tue l'instant. Et d'autre part la mémoire c'est aussi la vie, l'instant étant nourri de tout ce qui l'a précédé. Comment résoudre ce dilemme, comment trouver un confortable point de jointure, une solution bien aménagée ?<sup>1</sup> ». Chez Nicolas Bouvier, il semble que le point final le plus difficile à poser ne soit pas celui qui met un terme à l'existence, mais celui qui met un terme à la mémoire, le souvenir apparaissant chez lui comme la manifestation la plus essentielle du vivant : « Si à tous ceux qui vieillissent on interdisait cette petite phrase *Vous souvenez-vous ?*, il n'y aurait plus de conversation du tout : nous pourrions tous, et tout de suite, nous trancher paisiblement la gorge<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> François Laut, *Nicolas Bouvier, L'œil qui écrit*, Payot, Paris, 2010, p. 224.

<sup>2</sup> Nicolas Bouvier, *Le Poisson-scorpion*, Quarto Gallimard, Paris, 2004, p. 758.

Matière littéraire jamais figée, *Le Dehors et le Dedans* est l'unique livre que Nicolas Bouvier ait ainsi façonné sa vie entière. Le recueil présente la caractéristique essentielle du vivant: l'impermanence, pendant de la mobilité si essentielle à Nicolas Bouvier, et écho aux philosophies orientales dont il retira tant d'enseignements. Quinze années durant, le recueil n'aura cessé d'évoluer, s'enrichissant, tandis que le corps humain, lui, déclinait inexorablement. À défaut de barrage contre l'inéluctable, *Le Dehors et le Dedans* a probablement offert à Nicolas Bouvier un formidable espace de consolation. Dans ce recueil où la fragilité recèle la plus grande des forces, tout est mouvement, continuité, relation, articulation, fluidité des états et des temporalités. Tout se tient, rien ne se contredit, tout se complète, rien ne s'annule, même et surtout ce qui s'oppose, même et surtout ce qui se meurt.

Récit fragmenté d'un moi fragmenté, *Le Dehors et le Dedans* est un dépouillement à l'œuvre. Si l'on y retrouve tout ce que Nicolas Bouvier exprime dans ses différents textes et entretiens, le poème, lui, est révélation. Exprimant le noyau dur d'un être, et son rapport au monde placé dans la lumière crue de dire exactement, il donne un accès direct à la moelle de l'auteur. C'est de courage dont il s'agit, et de franchise: «L'essence de la bonne écriture n'est donc pas pour moi le talent – notion spacieuse et floue – mais le courage de dire les choses telles qu'on les a réellement perçues et non comme un consensus de personnes “autorisées”

souhaiteraient qu'on les ait senties<sup>1</sup>.» Courage à se laisser voir dans les états de plus grande détresse, de plus grande peur, de maladie, non pour s'exhiber, se complaire ou se plaindre, mais pour affirmer au vers ou au poème suivant qu'«il y a quelque chose de fondamentalement heureux dans le simple fait d'être au monde<sup>2</sup>», ce que l'on l'oublie trop souvent par «carence, par insuffisance d'être». Et le poème, précisément, de lutter contre l'impardonnable oublié d'être en joie.

Le bonheur est chez Nicolas Bouvier un parti pris philosophique qui ne peut se révéler que par contraste. Neurasthénie? Cyclothymie? Les termes ont été employés pour qualifier le poète des immenses hauts et des immenses bas. Préférons l'idée d'une rare honnêteté à exister, et d'une brûlante lucidité: Nicolas Bouvier est entier; son écriture à son image. Entièrement triste. Entièrement heureux. Entièrement angoissé. Entièrement vivant. Entièrement en larmes. Entièrement en rires. Il ne saurait séparer ces états psychiques complémentaires qui trouvent leur pendant dans le réel: la santé *versus* la maladie dans le corps; l'attachement *versus* l'arrachement dans le voyage; «systole {*versus*} diastole {dans} l'oscillation des mouvements de cœur<sup>3</sup>». Chez Nicolas Bouvier, tout fonctionne par couple au

<sup>1</sup> *L'Échappée belle, éloge de quelques pèlerins, op. cit.*, p. 54.

<sup>2</sup> Film *Le Hibou et la Baleine, op. cit.*

<sup>3</sup> Anne-Marie Jaton, *Nicolas Bouvier, paroles du monde du secret et de l'ombre*, Le savoir suisse, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, Lausanne, 2011, p. 37.

sein duquel chaque pôle doit bénéficier de la même attention, de la même empathie. Rares sont les auteurs à avoir su rendre avec autant de netteté la plus insaisissable des angoisses. Rares sont les auteurs à avoir à ce point su rendre grâce aux états de félicité.

« La poésie est là pour corriger les erreurs de Dieu » : un mois et demi avant sa mort, Nicolas Bouvier a écrit sur une nappe de restaurant cette affirmation formidable d'irrévérence. En guise d'adieu, une vérité toute de pudeur et d'humour, réaffirmation du rôle capital de la poésie à laquelle il confie le soin d'éteindre derrière lui le firmament.

Ingrid Thobois

## TABLE

Le dehors	7
<i>Chansons d'un compagnon voyageur</i>	9
Le point de non-retour	13
Fermeture du marché	14
Novembre	16
Trois notes de clarinette	17
Tabriz	18
Printemps kurde	20
Hira-Mandi	22
Les Indes galantes	24
Hôtel	26
La zone de silence	28
D'un plus petit que soi	30
Ulysse	32
Emploi du temps	34
Le Cap Kyoga	36
Comme le temps passe	38
Dernier dimanche avant la neige	40
Nœud ferroviaire	42
Finis terrae	44
Paysage sans propriétaire	45